

# Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE  
14, rue Drouot (Paris 9)  
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

REDACTION & ADMINISTRATION  
142, rue Montmartre (Paris 2)  
Téléph. : CENTRAL 80-62

5 centimes — PARIS ET DEPARTEMENTS — 5 centimes

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Etranger 32 fr.  
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction  
14, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

## Après la chute de M. Zaïmis Il faut soutenir le Peuple grec

Le coup de théâtre qui vient de se produire à Athènes par la chute du ministre Zaïmis peut complètement changer la face des choses dans les Balkans. Mais il faut pour cela que, rompant résolument avec la funeste politique d'attribution et de vaines finasseries, pratiquée par M. Delcassé, notre diplomatie et celle de notre grande alliée d'outre-Manche sachent vouloir et agir.

Il faut que M. Briand, qui a, mercredi, défini avec tant de noblesse et d'élevation l'esprit de la politique extérieure de la France, pratique, dans la pratique, ces principes fondamentaux qui font de notre pays le « champion du Droit dans le monde », le peuple qui en un langage immortel proclama, lors de sa Grande Révolution, « qu'il fallait la guerre aux tyrans et non aux peuples ».

Le grand homme d'Etat qu'est M. Venizelos — le premier qui au milieu des politiciens de village qui dirigent les affaires de la plupart des Etats balkaniques, ait su s'élever à la belle conception, hélas aujourd'hui ruinée, de l'Entente balkanique — a derrière lui l'immense majorité de la nation. Cette majorité, son importance ne peut se calculer sur le chiffre de voix qu'il a obtenues dans la Chambre grecque : 147 contre 114. Sa majorité comprend en réalité les trois quarts, voire les quatre cinquièmes du pays; la minorité qui soutenait M. Zaïmis et son lâche abandon de la Serbie est faite des élites de nouvelles circonscriptions annexées depuis la dernière guerre, peuplées surtout de paysans turcs et bulgares ou d'israélites espagnols qui, naturellement, ne connaissent rien des aspirations et des intérêts de leur nouvelle patrie. M. Goumis avait pu d'ailleurs, sous une forte pression administrative, y faire dire qu'il avait l'immense majorité des Hellènes est derrière M. Venizelos : le devoir impérieux du

roi Constantin est, suivant la formule célèbre, de « se soumettre ou de se démettre ». S'il refuse de rappeler M. Venizelos, c'est qu'il prétend violenter la volonté clairement exprimée de la nation. Dissoudre la Chambre sans faire de nouvelles élections serait un pur coup d'Etat. Consulter le suffrage du pays est impossible, puisque la mobilisation a arraché à leur foyer toute la fleur de la nation.

Dans ces conditions, le devoir des Alliés et par dessus tout de la France et de l'Angleterre, qui, il y a 88 ans, ont libéré la Grèce de ses oppresseurs, est clair.

Autant une intervention arbitraire dans les affaires intimes d'une nation, quelle qu'elle soit, autant la moindre atteinte à son intégrité territoriale et à son indépendance nous fait horreur — comme à tous les républicains fidèles à la tradition glorieuse de la Révolution — autant il est de notre devoir impérieux de défendre et de protéger le peuple grec contre un coup d'Etat germano-monarchiste.

Si le roi Constantin, et la camarilla germanophile de l'Etat-major grec, veut passer outre aux volontés clairement exprimées du peuple hellénique, les canons de la flotte anglo-française doivent et peuvent — comme à Navarin, — libérer la Grèce de ses oppresseurs.

Il suffira d'ailleurs sans doute qu'on sente une vigoureuse résolution chez les Alliés pour que, à Athènes, les résistances tombent et que les mauvaises volontés s'évanouissent. C'est alors la Grèce à nos côtés, remplissant enfin ses obligations à l'égard de la Serbie, et c'est aussitôt après la Roumanie — pour peu que Petrograd y mette un peu du sien — entrant également en ligne contre l'impérialisme austro-allemand.

Jean LONGUET.  
Député de la Seine

## La Crise du Pétrole

J'ai été le premier à signaler, ici, la crise du pétrole et à dénoncer le cynisme avec lequel le Syndicat des raffineurs — illégal et justiciable de la loi contre les coalitions — abuse de la situation.

Il faut revenir sur cette question, qui intéresse non seulement les chauffeurs d'automobiles et le public qui les emploie, mais bon nombre d'industries qui touchent à la défense nationale, ainsi que la partie pauvre de la population qui s'éclairait et parfois se chauffe avec le pétrole.

Pour comprendre la question, pour juger les fautes commises par l'Etat et l'abus qu'en ont fait les raffineurs, il faut connaître d'abord les conditions dans lesquelles s'exerce le commerce du pétrole : car c'est bien un commerce et non une industrie, et les raffineurs ne sont pas des industriels, comme ils aimeraient le faire croire.

Le droit protecteur de 2 fr. 50 par cent kilos qu'on a fait voter par les Chambres, sous prétexte de défendre une industrie française, est un atout dangereux. Depuis le vote de la taxe de raffinage établie en 1902, sous le ministère de M. Caillaux, le droit protecteur est réduit à 1 fr. 25, c'est-à-dire qu'il est insuffisant pour couvrir la perte qui résulte de l'élimination du produit brut. Et si les raffineurs distillent encore un peu, c'est qu'ils importent des produits raffinés, mais d'une façon volontairement insuffisante, pour profiter de la tolérance qui accorde la protection aux produits contenant au moins dix pour cent de brut.

Ainsi la loi encourage un sabotage

dont profitent les raffineurs, mais qui augmente, naturellement, le prix de revient de la marchandise, puisqu'elle doit subir deux distillations, l'une incomplète, au dehors, l'autre en France.

Mais encore une fois, ceci n'est que peu important, et c'est ailleurs que les raffineurs trouvent la source de leur privilège et de leurs bénéfices.

Le pétrole n'est pas une marchandise ordinaire. Il faut pour le transporter un matériel spécial : fûts, wagons et bateaux-citernes. Il faut pour l'emmagasiner un matériel non moins difficile à improviser, un matériel coûteux et rare : tanks, citernes et fûts.

Or, cet appareillage, les raffineurs sont seuls à le posséder. Forts d'une situation qu'ils ont créée jadis à l'abri de la protection officielle et occulte qu'ils ont su s'assurer, ils ont pu à peu près ruiner toutes les concurrences et concentrer le commerce du pétrole entre les mains d'un syndicat tout puissant qui ne compte que quelques firmes privilégiées.

Cette situation existait avant la guerre. Je dirai comment elle a été aggravée par le gouvernement qui aurait dû prendre en mains la gestion de l'approvisionnement du pays et qui n'a su ni mettre à la raison le Syndicat des raffineurs, ni tirer parti des moyens dont il dispose.

En sorte que, malgré les profits exorbitants qu'on réalisait les raffineurs, on n'a pu éviter la pénurie actuelle.

J'expliquerai comment cela a été possible.

Miguel ALMEREYDA

## The right man in the right place Le Ministère des Inventions

Il fallait un calculateur... pour une fois ce ne fut pas un dandys qui l'obtint !

M. Paul Painlevé a été élevé à la fois à la double dignité de ministre de l'Instruction publique et de ministre des Inventions.

Un ministère des Inventions ! La guerre, vraiment, fait surgir des initiatives hardies dans ce pays de France si souvent accusé de routine administrative. Et puisque nous prenons parfois un plaisir ironique à étaler les défauts et les défaillances de notre vie publique, saluons pour une fois un de ces heureux de l'activité française pendant cette période de guerre.

Si l'on veut bien ne pas perdre de vue la perfection du mécanisme d'agression organisé par l'Allemagne, et, à tous les points de vue, l'état d'impréparation dans lequel nous nous trouvons, il est une constatation consolante que nous ne pouvons pas ne pas faire : la France s'est adaptée avec une surprenante rapidité et une aisance imprévues de l'adversaire, aux multiples difficultés de la guerre qui lui était imposée.

Un exemple caractéristique de cette adaptation heureuse et rapide a été fourni par le sous-secrétariat de l'artillerie et des munitions. Cet organisme entièrement nouveau a surgi de terre en quelque sorte tout bâti. C'est en quelques semaines, en quelques jours, qu'une inlassable activité et une intelligence claire ont forgé l'organisme indispensable à la France en bataille. Aujourd'hui, la ruée est en plein travail et son rendement est supérieur à n'importe quelle entreprise d'initiative privée. M. Albert Thomas, universitaire d'origine, historien de formation, député d'avant-garde, s'est révélé ingénieur de race, et industriel d'inspiration.

Comme une usine américaine où le rendement serait à son point optimum, le sous-secrétariat de l'artillerie « débite » des munitions. Le pays le sait et on peut dire que c'est une des bases de sa confiance.

Mais voici qu'une autre idée a fait son chemin. Elle est d'origine anglaise et reçoit en France une application éclatante.

A une guerre nouvelle, se sont dit certains esprits novateurs, correspondent des méthodes nouvelles. S'il faut vivre sous terre, observer l'ennemi, cracher la mitraille, niveler l'obstacle, pour déloger l'adversaire, le « décoller » de la terre, ni les armes ni les équipements d'hier n'y suffisent. En bien, nous créerons des armes et des équipements nouveaux. L'Allemand tenace et méthodique trouvera devant lui les Français ingénieux.

Et depuis quinze mois le cerveau des inventeurs s'est mis en travail. Sans doute, cette fièvre a produit bien des bouillonnements stériles et chétifs, bien des conceptions mortes-nées, bien des chimères inapplicables, bien des « nouveautés » prémées de longue date. Mais malgré tout, un courant généreux et fécond a été créé.

Il y a une Commission des inventions rattachée à la Défense nationale. Elle a recueilli et filtré des milliers et des milliers de propositions. Elle en a retenu quelques-unes, elle les a patronnées, encouragées, conduites à terme.

La fabrication des canons de tranchées, les grenades, l'artillerie contre les avions, les méthodes scientifiques de visé, ont été instituées ou renouvelées. De hauts problèmes de physique ont été abordés et résolus, notamment en ce qui concerne le repérage de l'artillerie par le son, les appareils d'écoute pour travaux de mine. On ne dira jamais combien de vies humaines ont été sauvées par cette mise au service de la guerre, des méthodes scientifiques les plus ardues.

De même la chimie de guerre, explosifs et gaz, a été entièrement improvisée et renouvelée. Il a bien fallu suivre l'ennemi sur le terrain où sa barbarie raffinée, a voulu nous entraîner.

Il faut, certes, parler de ces choses avec réserve. Mais il sera un jour établi que sur aucun terrain, les chimistes et les physiciens français n'ont été inférieurs aux chimistes et aux physiciens allemands.

Cependant la France a voulu faire plus et mieux. Elle crée un ministère de l'ingéniosité française, elle en remet la direction à un savant hardi, alerte et jeune, et elle lui dit : Va, crée, organise, innove.

Nous osons dire que l'idée et le choix sont heureux. Dans l'ordre mathématique, M. Painlevé a, parait-il, résolu des problèmes accessibles seulement à cinq ou six personnes en Europe, et il a établi et fixé des directrices sur lesquelles travaillent aujourd'hui ses élèves de l'Ecole Polytechnique. C'est un grand et un dilettante de l'équation. La France remet en ses mains expert-

les le problème tragique qui s'impose : de préparation moindre et de population moindre. Il lui faut cependant vaincre l'adversaire. L'intelligence française triomphera du nombre et de la force allemande.

Et qu'on ne croie pas à quelque effet de foi mystique. Un savant comme M. Painlevé ne s'illusionnera pas sur ce que peut donner le ministère des Inventions qui fonctionnera demain.

Il donnera d'abord ceci : un lieu de ralliement, de centralisation des efforts inventifs.

La Commission des inventions subsistera sans doute, mais subordonnée au ministre, sans président d'hier, qui la vivifiera, l'animera, la soutiendra.

Et puis, il faut qu'il y ait autour du ministre des techniciens et des administrateurs, des hommes de foi et d'ardeur. Lorsqu'un procédé, une arme, une méthode auront été reconnus bons, aucune lenteur administrative, aucune paperasserie, aucun organisme intermédiaire et compliqué : la parole sera aux soldats des tranchées et aux officiers qui les commandent. Le grand quartier général juge en dernier ressort, mais préalablement mis en mesure, par des expériences méthodiques et dignes de foi, d'apprécier en toute valeur.

Attendons-nous du ministère des Inventions qu'il fasse surgir chaque matin une nouveauté sensationnelle ? En aucune façon. Les hommes avertis pensent qu'il n'y a pas à l'heure actuelle cent inventions possibles ou seulement utiles pour produire de grandes conséquences. Les directions dans lesquelles il faut travailler sont dès maintenant tracées. Il faut que le pays sache que cette guerre ne se terminera pas sans que de grandes surprises soient ménagées à ceux qui croient à l'intangibilité des tranchées. Il ne nous appartient pas, nous le répétons, d'en dire plus qu'il n'est séant, mais la balistique des tranchées n'a pas dit son dernier mot, non plus que l'artillerie spéciale à ce genre de forteresse. Certains procédés d'attaque sont, pour demain, prévus et étudiés.

Ces procédés seront mis au point par une collaboration éclairée, dirigée, de tout ce que la France compte de savants qualifiés ou d'hommes d'intuition. Or, il n'y a pas d'homme à l'heure actuelle qui connaisse mieux que M. Painlevé le personnel scientifique de France. C'est sous sa direction et ses inspirations que déjà des problèmes de physique de guerre ont été résolus. Tel jeune physicien pourrait témoigner de quelle façon M. Painlevé, frappé de la cruauté des pertes d'hommes par la pose de mines ennemies souterraines, lui dit un jour : il faut trouver l'appareil qui débite à distance les travaux de sape ; voici les éléments du problème, résolvez-le dans ce sens.

Le jeune physicien y travailla trois mois, il y mit ses jours, ses nuits, sa vie, mais l'appareil fut créé et six cents fonctionnèrent au front aujourd'hui.

Voilà ce que produira ce ministère et ce ministère des Inventions ; la coordination des efforts de tous les chercheurs qualifiés.

La France comprendra qu'ici il n'est pas question de politique, et que le portefeuille des Inventions n'a pas été offert par un « camarade » politique à un autre camarade. Le choix de M. Painlevé pour une telle place honore celui qui l'a fait et celui qui en est l'objet.

Sans doute, l'œuvre à accomplir est gigantesque. Cependant, si nous mettons à l'avant tout ce que la France compte de forces, et si nous utilisons à l'intérieur tout ce qu'elle compte d'intelligences, non seulement nous aurons la victoire, mais nous l'aurons en beauté.

### Dans Paris

LE FEU. — La nuit dernière, rue des Rigoles, 70, le feu se déclara dans un atelier bâti en planches. Eteint par les pompiers après une heure 30 de travail.

HORRIBLE MORT. — Une des cloisons de la suite à charbon d'une usine située rue de Crimée, cédait sous le poids du combustible en s'effondrant sur le jeune Joseph Lamouille, 17 ans, qui avait cessé de vivre quand les pompiers purent le dégager.

LA CAMBRIOLAGE. — (De notre correspondant.) — La nuit dernière deux cambrioleurs à Villeneuve-Saint-Georges. Un dans la pharmacie de la localité. L'autre chez M. Chardon, notaire, par un individu masqué qui prit la fuite, l'événement est domé.

LE VALLEIS. — A la suite de chagrins intimes, Mlle Pauline Hosten, 80 ans, couturière, demeurant rue de Courcelles chez ses parents est allée se jeter à la Seine. Les mariniers de la péniche Olga, se sont portés à son secours mais ils n'ont pu après une demi-heure de recherches, repêcher qu'un cadavre.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ETRE CRIE

## La coopération russe aux Balkans

On nous avait dit, l'autre jour, que 250.000 Russes s'acheminèrent vers la Bulgarie. Un autre télégramme nous assurait que des transports, partis d'Odessa, faisaient route pour Varna. Le bombardement du port n'aurait même été entrepris que pour préparer le débarquement. Aujourd'hui, un démenti officiel nous apprend que ces nouvelles étaient purement inventions. Voilà ! nous avons une fois de plus donné en plein dans les mensonges de l'agence Wolff !

On nous affirme maintenant que des concentrations russes importantes s'effectueraient dans la Bessarabie méridionale, près de Reni, sur la rive gauche du Danube. A tout prendre, la nouvelle comporte de sérieuses probabilités.

Nous devons cependant envisager l'événement comme possible, qu'il ne le complet parmi les faits acquis qu'après nouvelle confirmation.

Voyons simplement quelles seraient les conséquences de cette concentration. Un coup d'œil sur la carte montre que l'opération a pour théâtre la frontière roumaine au voisinage du confluent du Danube et du Pruth.

Reni fait face, en terre bessarabienne russe, à la ville roumaine de Galatz. Or, Galatz se trouve sur la rive gauche du Danube ; c'est un port important desservi par diverses voies ferrées, notamment celle qui rejoint Vercoiorova à la frontière bulgare, par Bucarest.

Le choix de Reni pour la concentration du corps expéditionnaire russe de Serbie, laisse supposer que les conversations diplomatiques roumaino-russes tendent vers un accord. L'armée russe songerait donc à camper les voies de communication roumaines pour venir au secours de la Serbie.

Or, une nouvelle d'Allemagne affirme que Français, Anglais et Russes ont arrêté un vaste plan d'action commune contre la Bulgarie. L'agence Wolff ne nous trompe sans doute pas, cette fois.

Il est dans ce cas à présumer que nos alliés exerceraient leur pression contre l'Allemagne pour le versant oriental du Golubine Planina, tandis que les contingents franco-britanniques opéreraient en liaison vers le sud, attaquant résolument les colonnes d'attaques bulgares au sud de Nisch.

Tenons-nous, aujourd'hui, à ces conjectures, songeant que décidément nos affaires aux Balkans ne sont pas aussi mauvaises qu'on pouvait le redouter.

R. Lecointre-Patht.

Les nouvelles du front russe sont bonnes

Les Allemands n'auront pas Dvinsk

## Wells, les Balkans et la Démocratie

Au sujet précisément de la faiblesse de notre diplomatie dans les Balkans, M. Charles Maurras a cru devoir citer quelques phrases tronquées de Wells qui, sans leur contexte, pouvaient paraître servir les intérêts de la cause que l'Action française défend et maintient.

« Selon M. Maurras, H.-G. Wells abandonnait la démocratie et se jetait à bras ouvert dans l'autocratie. »

« Et cela permet au collaborateur de Daudet de dire ce matin : »

« Au siège de Troie, si Homère est bon historien, le sage Ulysse condensait cet avis dans la maxime lapidaire : « Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon. Qu'il y ait un seul chef, un roi... » Nous sommes heureux de voir successivement, Lausanne, Genève, Francfort, Cologne, Leipzig, Vienne, Berlin et Londres même apposer des signatures ultra modernes à l'antique aphorisme du plus prudent de tous les Grecs. »

M. Maurras a certainement fait du progrès, car en recueillant que H.-G. Wells représente à lui seul l'opinion londonienne et même anglaise, il va même plus loin que nous. Et puisqu'il a cité, il nous permettra de le citer à notre tour — toujours au sujet des Balkans.

Voici ce qu'a dixième chapitre de La Guerre qui tuera la Guerre, dont les prévisions sont confirmées chaque jour par les événements, l'auteur de la Guerre dans les Aïrs écrit :

« Il est malheureux que nous n'ayons pas à compter seulement avec des peuples mais avec des rois. »

« Une monarchie telle que celle de la Serbie ou de la Bulgarie resserre, personnellement, intensifie ou dénature le sentiment national. Les hautes nations et les ambitions nationales peuvent, sans aucun doute, avoir parfois de très maigres influences sur les affaires du monde, mais c'est la courtoisie et la vanité de monarches exceptionnels, des Napoléon, des Frédéric le Grand et autres du même genre — qui menent ces sentiments vagues et vastes à bout et les entraînent à une crise. »

« Il se seront ces mêmes buts concentrés sur individuels, ces petits dieux de la pièce de monnaie et du timbre-poste qui s'opposent le plus à la « Schwellersation » et à l'application de l'Europe sud-orientale. »

Et quatre lignes plus loin :

« De notre côté, du moins, cette guerre-ci est une guerre de nations et non de princes. »

Enfin, le chapitre en question se termine par ces mots :

« Le monde s'éloigne lentement du nationalisme de Cour pour s'approcher d'un but national collectif. »

Et Wells est d'ailleurs tellement convaincu de la force de la pensée libérale et démocratique dans le monde, qu'il va jusqu'à écrire, toujours dans le même ouvrage :

## Communiqués Officiels

Entre l'Aisne et l'Oise, dans les secteurs de Puisseulieu et de Quennevières, l'ennemi après avoir tenté d'alerter par une brusque fusillade les garnisons de nos tranchées, a dirigé sur nos positions un bombardement très violent mais inefficace.

En Champagne, nous avons mis en complète échec deux nouvelles attaques allemandes menées à la grenade contre nos tranchées de la « Courtoine » et appuyées encore par des jets de liquides enflammés.

Rien à signaler sur le reste du front.

En Alsace, une de nos escadrilles a survolé Dornach et bombardé les usines employées par les Allemands pour la fabrication des gaz sulfocants.

L'ARMÉE D'ORIENT

La journée du 2 novembre a été calme sur le front de notre secteur en Serbie. Les Bulgares se retranchent devant Krivolak, à deux cents mètres de nos avant-postes dont ils canonnent les avancées.

Dans la journée du 3 novembre, une action a été engagée au nord de Rabrov. Le combat continu. Nos troupes ont mis la main sur les ponts de la Cerna, au nord-ouest de Krivolak.

COMMUNIQUE MONTENEGRIEN

Le consulat général de Monténégro nous communique la dépêche officielle suivante reçue hier soir à Paris :

« Le 2 novembre, la lutte a continué activement autour de Vichegrad, où les Monténégrins ont fait soixante prisonniers. »

« Le duel d'artillerie se poursuit sur la Drina. »

« Sur le front Troglav-Vouchido, malgré la violence des attaques, les Monténégrins ont arrêté l'ennemi sur la ligne frontière. »

En Serbie

La situation s'améliore

Lausanne, 5 novembre. — Le général autrichien von Kovetz a déclaré au correspondant de la « Gazette de Francfort » que l'état des routes en Serbie est déplorable ; elles sont couvertes d'un mètre et demi de boue, où les camions restent enlisés. Des chevaux morts jettent le long des chemins. Il faut deux jours pour effectuer un parcours qui ne demanderait qu'une heure en Allemagne.

Bourse de Paris

DU VENDREDI 5 NOVEMBRE 1915

Pas de changement dans la tendance des cours, si ce n'est qu'on remarque un peu plus d'animation en coulisse. La Rente française poursuit son mouvement de recul ; les chemins espagnols, le groupe cuprifère et les diamantifères sont toujours en vedette.

Fonds d'Etat, Français 3 00, 65.15 ; 3 1/2 0/0, 90.85 — Extérieure, 87.75 — Turc 4 0/0, 60.

tre article : Et Paris ?... soyez bien assuré que Paris n'a nullement besoin d'un roi et encore moins de conseillers comme vous.

« Si quelques nationaux enragés aboient avec vous, ne vous faites pas trop d'illusions : la République suffit aux Français, et votre Philippe n'est pas encore près de venir promener sa Delysia en grande pompe sur nos boulevards ! »

Georges Bazille.

Communiqués Officiels

Entre l'Aisne et l'Oise, dans les secteurs de Puisseulieu et de Quennevières, l'ennemi après avoir tenté d'alerter par une brusque fusillade les garnisons de nos tranchées, a dirigé sur nos positions un bombardement très violent mais inefficace.

En Champagne, nous avons mis en complète échec deux nouvelles attaques allemandes menées à la grenade contre nos tranchées de la « Courtoine » et appuyées encore par des jets de liquides enflammés.

Rien à signaler sur le reste du front.

En Alsace, une de nos escadrilles a survolé Dornach et bombardé les usines employées par les Allemands pour la fabrication des gaz sulfocants.

L'ARMÉE D'ORIENT

La journée du 2 novembre a été calme sur le front de notre secteur en Serbie. Les Bulgares se retranchent devant Krivolak, à deux cents mètres de nos avant-postes dont ils canonnent les avancées.

Dans la journée du 3 novembre, une action a été engagée au nord de Rabrov. Le combat continu. Nos troupes ont mis la main sur les ponts de la Cerna, au nord-ouest de Krivolak.

COMMUNIQUE MONTENEGRIEN

Le consulat général de Monténégro nous communique la dépêche officielle suivante reçue hier soir à Paris :

« Le 2 novembre, la lutte a continué activement autour de Vichegrad, où les Monténégrins ont fait soixante prisonniers. »

« Le duel d'artillerie se poursuit sur la Drina. »

« Sur le front Troglav-Vouchido, malgré la violence des attaques, les Monténégrins ont arrêté l'ennemi sur la ligne frontière. »

En Serbie

La situation s'améliore

Lausanne, 5 novembre. — Le général autrichien von Kovetz a déclaré au correspondant de la « Gazette de Francfort » que l'état des routes en Serbie est déplorable ; elles sont couvertes d'un mètre et demi de boue, où les camions restent enlisés. Des chevaux morts jettent le long des chemins. Il faut deux jours pour effectuer un parcours qui ne demanderait qu'une heure en Allemagne.

Bourse de Paris

DU VENDREDI 5 NOVEMBRE 1915

Pas de changement dans la tendance des cours, si ce n'est qu'on remarque un peu plus d'animation en coulisse. La Rente française poursuit son mouvement de recul ; les chemins espagnols, le groupe cuprifère et les diamantifères sont toujours en vedette.

Fonds d'Etat, Français 3 00, 65.15 ; 3 1/2 0/0, 90.85 — Extérieure, 87.75 — Turc 4 0/0, 60.

LA VIE DE PARIS

La Grise de la Monnaie

La nouvelle pièce de cinq sous

La crise de la monnaie va-t-elle enfin être conjurée. On trouvera plus bas les déclarations du Directeur de la Monnaie, sur ce sujet, et il se montre très optimiste. Maintenant, on a eu de vagues et de faibles opinions qui ont été énoncées par les recettes des journaux et ne seraient pas encore entrées dans la circulation ?

Qu'attend-on, dans ce cas, pour donner des ordres en ce sens ? Il est tout de même désagréable de songer que des masses de sous sont en circulation sans profit quand, à Paris, on se voit parfois refuser l'entrée d'un tramway ou d'un métro faute de billets ?

En attendant, nous avons une nouvelle pièce de cinq sous. Elle a déjà subi quelques transformations, cette fameuse pièce de cinq sous, que l'on confondait trop facilement, lors de la première frappe, avec la pièce d'un franc.

Cette fois, la pièce de métal est percée, sa confusion avec la pièce d'argent sera donc rendue maintenant complètement impossible. La Monnaie a mis en circulation pour 250.000 francs de ces pièces qui proviennent d'une frappe d'avant la guerre.

Voici à ce propos les déclarations faites à un de nos confrères par M. Edmond Martin, le directeur de la Monnaie : « Il n'est nullement question de fabriquer en France des monnaies de nickel. Nous n'y pourrions songer qu'après la guerre. Le nickel est un métal très difficile à travailler, et avec les trop faibles moyens techniques dont nous disposons actuellement du fait de la guerre, nous ne pouvons fabriquer que de la monnaie de cuivre et de bronze, les pièces habituelles d'un et de deux sous. Depuis le mois d'août, nous en avons repris la fabrication ; nous en frappons pour environ 150.000 francs par mois, que nous livrons au ministère des Finances au fur et à mesure de la fabrication. »

« J'espère qu'il doit y avoir actuellement en France une cinquantaine de millions de monnaie de nickel, soit à peu près 1 fr. 50 par tête d'habitant adulte. Ce serait largement suffisant pour répondre aux besoins de tous, si des gens qui ont pris peur bien à tort ne les cachaient pas. Je suis d'ailleurs persuadé que la crise n'est que passagère et quand on aura recouvré confiance, les sous sortiront d'eux-mêmes des tiroirs où on les dissimule. »

Ajoutons que 3.972 pièces de deux sous en nickel ont également été frappées et sont prêtes à être livrées au public selon l'accueil réservé à la pièce de 25 centimes. Ne pourrait-on pas les lancer tout de suite. On estime que l'argent du public peut bien avoir à faire avec cela ? D'autant plus que la Monnaie peut être rassurée à ce sujet, si elle a quelque crainte, quand on en est réduit à accepter des timbres-postes comme monnaie on ne fera certainement pas la petite bouche sur les pièces de nickel !

Claude Gadet.

STOP et le Buveur de sang

Le Buveur de sang de Nanterre, c'est de son nom, Isidore Beutz, qui, outre le sobriquet sus-énoncé, a pris le pseudonyme de Coco Thomasson.

Sous ces différents noms, depuis quelques duzars, Coco a accompli dans la région de Nanterre, de Suresnes et de Puteaux, de nombreux exploits, attirés main armée, cambrioleurs, vols de bicyclettes, etc., qui lui ont valu de multiples condamnations.

Un moment de la mobilisation, Coco venait de purger une dernière condamnation. Bien que versé dans le service auxiliaire, voulant justifier sa réputation de Buveur de Sang, il contracta un engagement pour la durée des hostilités et fut incorporé au 60<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Mais le métier militaire lui convint peu et il déserta.

Recherché par la police civile et militaire, il rôda un jour en défilant sur la route de Nanterre. Aussitôt, il signala sa présence par quelques exploits.

C'est ainsi que jeudi dernier, en compagnie d'Emile Deneuville, dit Le Gros, il mettrait à sac un débit-épicerie de la rue des Fontenelles, et roula de coups le patron et la patronne.

Puis comme son ami Deneuville avait quelques difficultés avec sa famille, Coco prit fait et cause pour lui, planta son couteau, le lendemain, dans le dos de Louis Deneuville, veuve du « Gros », assommé à moitié le soir de ce jour et se retirait, annonçant qu'il venait de dénoncer car il était décidé « à faire l'affaire » du premier agent qui lui mettrait la main au collet.

Hier matin, les inspecteurs Bairo et Delogère, du commissariat de Puteaux, assistés de l'agent Sylvestre, appréhendaient que

Coco était rentré coucher à son ancien domicile, 10, rue des Rosiers. Ils entrèrent la porte et au moment où Coco tendait la main vers son browning, Stop, le chien policier du commissariat, sauta sur le lit et tint en respect le bandit qui, terrorisé, se laissa docilement passer le cabriolet. Son complice Deneuville a été peu après arrêté par les mêmes agents, avenue de Saint-Germain, à Puteaux.

Le Buveur de Sang a été mis à la disposition de l'autorité militaire et le « Gros » envoyé au dépôt.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort, survenue hier, de notre confrère, M. Lucien Vonoven, chevalier de la Légion d'honneur, secrétaire de rédaction du Petit Journal.

M. Lucien Vonoven, qui avait débüté dans la littérature, publiée en collaboration avec Alfred Capus, un roman : Les Braves Gens, et une pièce qui fut représentée au théâtre Cluny : Le mari malgré lui.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CABARETS CHEZ MAYOL. — 18, Quai, 88-87. Mayol chante chez lui ses dernières créations, avec sa troupe, 30 artistes ; toutes les Etoiles de Paris. Folies-Bergère, 8 h. 30, La Revue des Folies-Bergère. Scala, 8 h. 30, Made in Scala, revue. Eldorado, 8 h. 30, Concert. Olympia, 8 h. 30, Concert-Attractions. Gaîté-Rochouart, 8 h. 30, L'Éternel pas, revue. La Tia, 8 h. 30, Entendez ça, revue. MOULIN DE LA CHANSON (direction Emile Wolf, téléph. Guis. 40-10), à 9 heures : Les chansonniers. Y. Lyspax, P. Maréchal, Jean Deyran, G. Arnaud, J. Floray et le dessinateur G. Gros, L'imitateur Baidy et la revue avec Yvonne Harmond, Mad. Loty, Salvy, Jane Helly. L'Entr'aide, 8 h. 30, Les Chansonniers, et la revue. La Chauxière, 8 h. 30, Les Chansonniers, Une Chauxière et... vainqueur. Concert Saaga, 8 h. 30, Concert. Nouveau Cirque, 8 h. 30, Attractions.

La Tribune des Lecteurs

Un ordre du jour

« Nous espérons que les nouveaux ministres vont enfin être plus sévères que leurs prédécesseurs pour les sursis d'appel. Tous ces petits messieurs qui, à 20 ans, se sont fait réformer ou verser dans les services auxiliaires et qui ont été reconnus bons pour le service armé par les derniers conseils de révision, ont trouvé un nouveau biais pour se dérober au service de leur pays : ils se font maintenant dans leurs emplois civils sous le prétexte fallacieux qu'ils y sont indispensables. Les tâches ne sont pas indispensables mille part ! Depuis plus d'un an, ils auraient pu, en tout cas, préparer des gens pour les remplacer. Ils s'en sont bien gardés ! Ils ont fait le vide de collaborateurs autour d'eux dans l'espoir de paraître encore plus nécessaires. »

« Nous avons confiance en le général Gallieni pour les envoyer à leur véritable poste, apprendre, sous la capote bleue, que le premier devoir des hommes jeunes, c'est d'être sur le front où les vieux ne peuvent malheureusement pas les remplacer. »

« La Philosophie Positive. »

Groupes et Syndicats

Syndicats

A 20 heures 30. — Alimentation (si siège). Syndicat des Instituteurs, Libraires, Bourse, du Travail, 3, rue du Château d'Or. — Réunion le dimanche 7 novembre 1915, à 9 heures 30, salle de commission du 3<sup>e</sup> étage de la Bourse du Travail.

Ordre du jour : 1. Correspondance ; 2. Adhésion ; 3. Situation municipale ; 4. Répartition de la subvention municipale ; 5. Questions diverses.

En raison de l'importance des questions à traiter et des décisions à prendre, les Camarades sont instamment priés d'assister. — Le secrétaire, L'ASSOCIATION.

Parti Socialiste. — A 20 heures. — 1<sup>re</sup> section (72, boulevard de Grenelle). — A 20 heures 30. — Comité d'entente des Jeunes socialistes (39, rue de Brétagne). — 1<sup>re</sup> section (111, rue du Château). — 188, Clignancourt, 7, rue de Brétagne). — 1<sup>re</sup> section (108, Clignancourt). — Maison Commune.

L'ENTR'AIDE

Une famille pour un soldat belge. Un soldat belge amputé d'une jambe, actuellement dans un hôpital, cherche une famille en France qui pourrait le recevoir en connaissance de son nom et de son adresse.

La famille de ce malheureux est restée en Belgique sous le joug de l'envahisseur. Il n'a aucune autre affection en France.

Nous recommandons chaleureusement ce brave à nos lecteurs dont la solidarité ne s'est jamais démentie un seul instant.

LEÇONS D'ANGLAIS

à domicile par demiselle anglaise réfugiée de Turquie. Miss Bell, 3 bis, rue Clément-Marot, Paris.

Dans les Balkans Le devoir suprême des Roumains

Depuis l'entrée en lice de la Bulgarie, le danger que court la nation roumaine depuis quinze mois s'accroît avec intensité. Les manifestations quotidiennes qui se produisent à l'égard de la Bulgarie, se sont produites en faveur de la guerre, se sont les empires centraux et des proportions menaçantes qu'il prend.

En effet, s'il y a un pays pour lequel la victoire de l'Allemagne serait fatale au plus haut degré, c'est incontestablement la Roumanie ; son rêve d'unité nationale menacé par une grande Bulgarie dont les aspirations vers Dobroudja, jus qu'à la Bessarabie remontent à cinq siècles, son indépendance perdue, son avenir brisé — sur la rive gauche du Danube ne s'étalerait plus que les débris insignifiants de la Grande Roumanie de jadis.

Soucieux de ses intérêts vitaux et se rendant compte de la mauvaise posture où se trouve le pays, le peuple roumain réclame une action armée et il semble que l'accord pour l'intervention aux côtés de la Quadruple-Entente est complet.

Malheureusement, il n'en est pas de même en ce qui concerne le commandement de l'intervention doit se produire. Une part considérable de l'opinion roumaine estime que ce moment ne viendra pas avant que la supériorité des forces militaires ne se dessine clairement à côté de l'Entente, tant qu'une importante armée franco-anglaise n'aura pas été envoyée en Roumanie dans les Balkans, tant que l'Allemagne ne donnera signes de faiblesse et de lassitude. Ce point de vue est partagé par le gouvernement de M. Brătianu, qui entend y persister jusqu'au bout. L'autre part, nous insistons sur le fait que le gouvernement de M. Brătianu, qui entend y persister jusqu'au bout. L'autre part, nous insistons sur le fait que le gouvernement de M. Brătianu, qui entend y persister jusqu'au bout.

« La mort qui les attend — cette mort qui, avant de frapper, étale son œuvre sinistre sous les yeux du condamné — ah ! madame, je ne veux pas évoquer devant vous des souvenirs dont vous frissonnez trop longtemps. C'est bien assez que tant de regards déjà se soient heurtés contre cette épouvante. Les ventres ouverts, les bras fracturés, les membres arrachés, les chairs charnues au long des boyaux étirés, laissant à chaque tournant encore un peu de chair, et jetés au sein de la terre froide, hétévivement, parce que la mort fauche encore parmi les fossyeurs — pardonnez-moi de vous en dire tant, mais c'est cela, la guerre. »

« Alors, voyez-vous, quand de beaux espoirs font de la littérature, excellent contre l'horreur avec des mots qui mentent, essent même parler de l'effet moralisateur de ce massacre, nous sommes quelques-uns qui nous insurgeons et qui voulons — dussent en souffrir les nerfs fragiles — crier la vérité à ceux qui ne savent pas. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

« Et nous n'acceptons pas, au nom de nous de troubler l'opinion. Là-bas, au moment de la guerre, on sait et cependant on marche sans hésitation, comme si d'un côté soit — le bon ouvrier fait sa tâche. C'est que tout le monde sait bien que cette guerre est nécessaire, qu'elle est sublime, justement parce qu'elle est d'abord la guerre contre le crime, la guerre contre la guerre. »

« Mais, madame, si sainte, si nécessaire, si sublime qu'elle soit, la guerre est la guerre — et la guerre, c'est hideux. »

Lettres à « Mairaine » Ce que leurs yeux n'ont pas vu

Non, madame, il ne faut pas croire ce que vous disent nos bons Académiciens. Ils ont écrit trop facilement de que leurs yeux n'ont point vu. Ce qu'ils vous montrent, au cours de ces articles impitoyablement quotidiens, si gâtés de embusqués pour que les notes trop crues seraient gênantes, ce n'est pas la guerre. Leurs jolies histoires, bien attifées, très convenables, se sont bousculées toutes les vaillances, tous les héros, dans un sol de gloire, ce sont des contes. Mon imagination d'enfant aimait à exalter de semblables légendes, vers ma huitième année, lorsqu'un maître patient m'instituait, au jour le jour, aux merveilles de l'histoire de France.

Mais la guerre, madame, n'a pas cette allure.

« Je ne saurais vous dire à quel point nous avions mal aux nerfs, là-bas, quand nous lisions ces récits de nos professeurs. Il nous semblait que c'était diminuer le sacrifice de nos héros que de les représenter tombant dans ces cadres fastueux qui magnifient pour le repos des âmes faibles, les écrivains du territoire. »

« Hélas ! les voix qui mènent à l'immortalité sont autrement douloureuses. Ce n'est pas mourir qui est difficile, madame. Il faut toujours mourir. Un peu plus tôt, un peu plus tard... on se fait à cette idée-là. »

« Ce qu'il y a de grandiose, de magnifique, de surhumain même, dans le dévouement de ceux qui se battent pour que le barbare ne passe pas, c'est de vivre, de le voir qu'ils vivent, et de prévoir, d'attendre, de provoquer la mort qu'ils connaissent trop. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

« Cette vie là, madame, c'est la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. Cette vie là, c'est encore la vie des héros, dans la fange, dans la vermine ; c'est la vie hâleante du gibier traqué, la vie qui rampe, pour gagner une heure en outre. »

AUX ÉCOUTES

Quelques mesures d'un air...

« La belle histoire que voilà ! Le Petit Parisien nous la conte ; elle m'a charmée. Jules Destree, le sympathique député et général belge, se trouvant au Havre, rencontre Mme Carton de Wiart, après avoir raconté les souffrances de sa captivité, si courageusement supportées, elle vint à dire : « Mais j'ai des amitiés à vous remettre, et j'allais l'oublier ! »

« Des amitiés ? Et de qui donc ? — Devinez, D'Allemagne... — Je ne puis croire qu'il y ait, en Allemagne, quelqu'un qui songe à m'exprimer des sentiments effectuels. — Devinez ? D'une femme... non, vous ne devinez pas. De Rosa Luxembour, que j'ai rencontrée en prison. — Ah ! Et comment l'avez-vous reconnue ? — De façon assez singulière, en vérité. Je soupçonnais sa présence et, un jour, je me plaçai sous sa fenêtre et je me mis à siffler les premières mesures de l'Internationale. Elle continua, sans se montrer, la phrase commencée et, dès ce jour-là, la connaissance était faite. »

« Vous siffliez un jour quelques paroles, et c'est alors qu'elle me chargea de présenter ses sentiments cordiaux aux socialistes belges, à Vandervelde, à vous, à vos autres amis. — Quelle est étonnante, cette vision qui nous est donnée des deux captives. N'est-ce point magnifique de réconfort et d'espoir, ce salut murmuré, de l'une à l'autre, sur les premières mesures de l'Hymne de fraternité ? »

« Entrée celle qui fut emprisonnée pour avoir prononcé, malgré les persécutions, les paroles de loi humaine, et celle qui opposa son calme dédaigneux aux injures, aux menaces, le chant est passé, en un souffle, doucement, ainsi que le vent se lève parfois, en brise fraîche. — Je les imagine : Mme Carton de Wiart, dressée vers la fenêtre de la cellule de Rosa Luxembour, et Rosa qui écoute l'Hymne tribrante, cette voix amie, à laquelle elle répondait. »

« Minute inoubliable dans deux nobles vies ! Combien elles me paraissent grandes toutes deux, ces vaillantes. Quand la raison chancelle à mesurer l'étendue du délire humain, une leur est venue de la fenêtre d'un cachot. Elle illumine la brève route où le progrès recule devant la dure armée. — Fanny Clar. »

« Charles Maurras versait des larmes, l'autre jour, sur le cadavre d'un de ses amis, tué à l'ennemi : l'avoué parisien Maurice Barbé. M<sup>re</sup> Maurice Barbé était en effet pour l'Action Française un ami dévoué. Il consentait notamment à servir de témoin à l'un des directeurs de l'Action Française, M. Lucien Moreau, quand celui-ci se maria. — C'était un fier service, car ce mariage se célébra presque clandestinement. Défenseur de l'Église et de ses dogmes et de sa morale, plein de mépris pour les lois laïques et les institutions libérales, contempteur de la Libre-Pensée, M. Lucien Moreau, en effet, se maria... civiquement. Il passa devant Monsieur le Maire, car ce gros bourgeois n'est pas un anarchiste. Mais il ne passa point devant Monsieur le Curé. — Si la chose avait été connue des dévotés d'Action Française, le scandale eût été grand. Aussi l'épousée fut-elle discrète et, grâce aux bons services de l'avoué Maurice Barbé, le mariage fut célébré. Les notables témoins pour ce mariage célébré en dépit des lois les plus sacrées de l'Église romaine, étaient de bons royalistes, plus papistes que le Pape et pourchasseurs d'hérétiques et de modernistes : Charles Maurras, Henri Vaugouët et Jules Lemaitre. — Et voilà comment ces citoyens se moquent du clergé et ces traditionalistes de la tradition. — Monsieur Biard se méfie. — Fureux de la publication des articles de son Recueil confidentiel des ordres de service, il a chargé ses fougueuses moitiés de retirer à chaque numéro, l'exemplaire qui lui était confié. Il y a quelques jours Mme Biard a fait la ratte et, actuellement, il ne devrait plus rester un seul recueil dans l'ensemble des succursales. — L'évêque des Illes-Belles, se réserve ainsi un moyen de défense bien dans les façons de ses maîtres : mentir et nier. — M. Biard a tort de vouloir jouer au plus main. Le Bonnet Rouge n'affirme que ce qu'il sait rigoureusement exact et tout ce qu'il sait n'était pas écrit dans le fameux recueil. — On dément, de Suisse, le bruit que M. de Bulow devait rencontrer en Italie, M. Giolitti. Le prince allemand n'aurait, comme on le dit, que de prendre contact avec le Vaillant, au sujet de questions spéciales, telle celle de l'avenir de la Pologne. — Les milieux italiens protestent avec indignation contre la supposition de pourparlers de paix entre l'Italie et l'Autriche unie à l'Allemagne. — Propos de boulevard. — On vint les sous ? — On a parait-il trouvé qui monopolisait les sous. — Un possible ? — C'est ainsi. — Mais encore ? — Le ministre de la marine les a fait imposer. — Bien ! — Comme je vous le dis. — Mais pourquoi ? — Pour en faire des sous-marins, parbleu. — ... »

« La propagande allemande aux États-Unis vient de perdre un de ses plus actifs champions, en la personne de M. Hermann Ridder. M. Hermann Ridder était directeur en chef de la New-York Staatszeitung. — Un travailleur de moins pour la cause du Kaiser. — De la Suisse libérale, cette annonce élogieuse dans la revue scientifique allemande, Chemiker Zeitung. — Monsieur, vous avez affaire à une maison française dont l'entrée est interdite aux Allemands. — Signé Hermann Rimpelstehing. — Suit un texte allemand qui peut se traduire par : — Quelle entreprise de grande industrie chimique désire, aussitôt après la paix, reconquérir le marché français ? Combinaison avec succès assurée. S'adresser à 45, rue de Valenciennes, à l'Administration de la Chemiker Zeitung, à Guben, (Autriche). — Commerce français, veuillez et ne vous laissez pas distancer. L'Allemagne travaille ; il faut s'en souvenir, à temps. — ... »

« Le régime de la force. — En Alsace, l'Allemagne a enrôlé de nouvelles troupes. Des jeunes gens de 17 ans ont été enrôlés et à un prix de temps, à un brusque appel. Dans certaines communes, ces nouvelles recrues furent littéralement « cueillies ». Elles partirent sans que leurs parents aient à leurs parents. Dans tous les villages alsaciens occupés par les troupes allemandes, on voit plus que des enfants, des vieillards, des femmes. Les hommes aptes à porter les armes sont enrôlés ou se sont réfugiés en Suisse. On signale une localité d'en 42 jeunes gens se sont évadés pour se soustraire à la tierce. — ... »

« VIENT DE PARAÎTRE Un livre de H.G. WELLS sur la Guerre (traduit par GEORGES-BAZILE) L'exemplaire pris dans nos bureaux : 3 francs. — Franco, 3 fr. 25. — ... »

« PETITES ANNONCES Les offres et demandes d'emploi sont insérées gratuitement et tous les jours. — OFFRES D'EMPLOI — DEMANDE D'EMPLOI — ... »

« LE BONNET ROUGE est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués. — Le Gérant : Léon Bayla. — IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. Dangor 223, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>) GEORGES DANGOR, Imprimeur. — ... »

« Les recettes ont atteint 35.711.000 dollars contre 27.450.000 pour le trimestre précédent. — Renseignements Nautica. — L'Assemblée des actionnaires s'est tenue le 27 octobre. Les bénéfices nets sont de 806.111 francs contre 832.841 francs en 1914. Le dividende a été maintenu à 30 francs. — Sociétés laïques pour l'